

LA TÉLÉCULTURE DU ROC

PAR YVES ROUSSEAU

Invitations

L'actuelle ministre de la Culture du Québec, Diane Lemieux, a commencé son mandat en déclarant en substance que le «reste du Canada» (ROC pour *rest of Canada*) n'avait pour ainsi dire pas de culture propre. Si par mégarde un-e de ses attaché-e-s politiques tombe sur ce texte, j'aimerais qu'on lui dise qu'elle est invitée chez moi pour passer une soirée à discuter de la culture du ROC en regardant Bravo!, Showcase, City-TV et quelques autres chaînes accessibles grâce au câble numérique de Vidéotron, compagnie chérie des gouvernements québécois qui ont tout fait, y compris de mauvais placements, afin qu'elle ne tombe pas entre de méchantes mains anglo-saxonnes. Nous pourrions même arroser cela avec du *ice wine* du Niagara et constater qu'il se passe des choses de l'autre côté de l'Outaouais et que Toronto n'est plus une ville où on se couche «un petit peu trop tôt», comme à l'époque où la chanson de Charlebois fut écrite.

Je dois dire que je ne regrette pas une seconde d'avoir choisi plusieurs chaînes spécialisées du ROC lors de mon passage dans l'univers de la télé numérique¹, ne serait-ce que pour en apprendre davantage sur la mentalité de mes compatriotes involontaires. Mais comme les Québécois ont dit non à la séparation deux fois en quinze ans, autant chercher à connaître ceux avec lesquels nous partageons

ma foi bien peu de choses, à part un passeport et Jean Chrétien. On comprend vite qu'il existe des clivages aussi forts entre Terre-Neuve et l'Alberta qu'entre Montréal et les Îles-de-la-Madeleine, que le ROC est hanté par l'angoisse d'être avalé par un pays situé au sud du 45^e parallèle, n'ayant pas la barrière linguistique que possèdent les Québécois. Ce qui explique, sans pouvoir l'excuser, leur petite rancœur face à nos velléités d'indépendance, qu'ils prennent souvent pour de l'ingratitude. Leur paternalisme est donc à la mesure de leur insécurité, sentiment qui sera toujours exploité par les Sheila Copps de ce monde. Tiens, elle, je l'inviterai un soir pour regarder Télé-Québec en buvant de la Bolduc.

Le problème de la télé spécialisée culturelle canadienne (puisque pour les besoins de ce texte, nous ignorerons CBC, CTV et Global, les trois réseaux généralistes du ROC), c'est souvent son contenu canadien d'avant 1990, principalement les films. Les quotas nationaux étant ce qu'ils sont, tout le monde ne peut être Cronenberg ou Egoyan, les navets canadiens sont légion et tapissent plus souvent qu'à leur tour les après-midi de Showcase et de Bravo! On ne peut quand même pas subir constamment les retombées des programmes d'abris fiscaux canadiens des années 70 et 80 sans éprouver de graves séquelles mentales. Mais justement, les programmeurs ne sont pas

dupes et gardent généralement les meilleures heures d'écoute pour des films et émissions décentes. Tout bon film qui passe à Showcase ou à Bravo! est précédé de cet affriolant avertissement: «This program contains scenes of violence, nudity, sexuality and coarse language». Bon, ce n'est pas toujours les quatre as, mais je ne me rappelle d'aucun film ayant un «langage corsé», à tel point qu'on devrait peut-être simplement nous prévenir à propos des films où l'on n'entend pas de gros mots, ce qui serait plus simple.

Bravo!, la bonne fille

Bravo! (position 69 sur le câble) est la plus «respectable» des deux grandes chaînes culturelles du ROC. Elle adopte un ton nettement plus télé publique et grande culture que sa rivale Showcase même si parfois elle s'encanaille avec des films prétendument érotiques le vendredi soir. La plupart du temps ce sont des navets britanniques du début des années 70, mais on a parfois un cycle Morissey-Warhol (*Heat, Flesh et Trash*) ou une authentique curiosité comme *Myra Beckinridge*, tourné dans le cadre hollywoodien, mélange de *nonsense* et de provocation sexuelle, qui annonce une série comme «Carry On» en utilisant des plans de séries B, aborde la transsexualité (un jeune homme prend les traits — et le corps — de Raquel Welch et baise tout ce qui bouge, homme ou femme), où l'on voit Mae West épuisant ses amants à 70 balais bien comptés. Les films ont des interruptions publicitaires rares (deux par séance en moyenne) mais longues. Cet été on proposait un cycle Kubrick précédé de

